

PSYCHIATRIE

Accueillir l'urgence en douceur

Marseille accueille un nouvel outil de rétablissement depuis janvier 2017. Le Lieu de répit élabore une alternative aux urgences psychiatriques avec la participation des personnes concernées. Le collectif anime un laboratoire porté par l'entraide interpersonnelle et l'échange d'expériences.

« **T**U NE PENSES PAS que la psychiatrie est une école de surdoués ? » Installé dans un canapé cerné d'œuvres réalisées à l'occasion du festival marseillais *La Folle histoire de fous*, Djama, 34 ans, partage cette intuition qui lui trotte dans la tête. Nicole, la soixantaine, réfléchit puis répond : « *Je ne sais pas, mais je crois qu'il y a une hypersensibilité chez les personnes atteintes de troubles psychiques, un truc en plus qui rend difficiles certaines situations. Et une fois que tu entres dans l'engrenage de la psychiatrie, tu adoptes un vocabulaire. Tu dis "je suis en crise", quand d'autres diraient "je suis en colère". Sans nier la réalité de certaines maladies, je pense qu'il y a aussi une dramatisation en lien avec la stigmatisation.* » Depuis janvier 2017, un immeuble situé dans un

quartier cosu du cœur de Marseille accueille au quotidien ce genre d'échanges et bien d'autres. L'expérience de la folie n'y est pas jugée, mais écoutée, partagée, débattue et vécue comme une singularité, une différence. Cet espace autogéré tente d'élaborer et d'expérimenter une nouvelle manière d'accueillir la décompensation psychotique. En attendant d'être parfaitement opérationnel, le Lieu de répit est devenu un centre où se ressourcer, un espace de vie et de création, une étape accueillante et bienveillante. « *Dès la première réunion, j'ai compris que j'entrais dans un autre monde. Ici, je suis obligée de réfléchir différemment la posture d'éducatrice. Je ne peux m'appuyer ni sur le cadre, ni sur les horaires. C'est déstabilisant, même si les fondamen-*

L'histoire d'un nouvel espace

Émanation de Marss (mouvement et action pour le rétablissement sanitaire et social), l'association Just porte ce projet basé sur un modèle évalué et retenu dans différents pays anglo-saxons, mais jamais expérimenté en France. Il vivait depuis sept ans quand en décembre 2016, Soliha, association spécialisée dans l'insertion par le logement, lui a confié un bâtiment de quatre étages refait à neuf. Un financement de 100 000 euros de l'Agence régionale de santé (ARS) a permis de couvrir les frais de fonctionnement et le salaire d'un coordinateur

chargé d'amorcer le programme et de rechercher des fonds supplémentaires. Le plan A prévoyait la création de dix places avec un budget d'un million d'euros pour un an, l'équivalent de trois lits en hôpital. Fin novembre 2017, l'ARS a annoncé un financement de 380 000 euros, qui va permettre l'ouverture de cinq places d'accueil de crise en 2018 et le recrutement de douze personnes (9,5 équivalent temps plein) : trois coordinateurs, trois médiateurs de santé pairs, un psychologue, un éducateur, un infirmier, un cuisinier et une secrétaire.

L'objectif est d'être en capacité d'accompagner 24 heures sur 24 les personnes hébergées. Le coordinateur, Jean-Régis Rooijackers, envisage également d'ouvrir l'immeuble à de l'hébergement social temporaire hors crise. « *Ce lieu démontre déjà son utilité dans la prévention de la décompensation. Ce n'est pas un accueil de jour où l'on vient pour passer le temps, mais une communauté de santé mentale qui construit un projet ambitieux avec des enjeux politiques et économiques. Nous avons déjà accompagné des personnes en crise de manière informelle.* »



Le salon et espace de réunion du Lieu de répit.

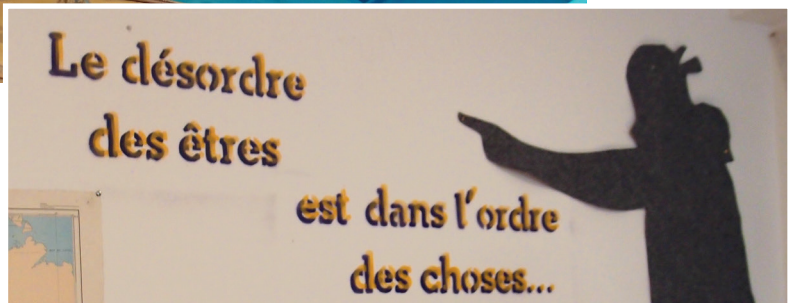
taux du métier sont réunis : la relation de confiance et l'accompagnement. Avant, j'ai travaillé en maison d'accueil spécialisée pour des personnes avec un handicap psychique. J'avais trouvé affreux ce mode d'accompagnement, du coup j'ai cherché une approche alternative. » Monitrice éducatrice en 2^e année de formation au diplôme d'éducatrice spécialisée, Nadia Merabiha découvre depuis un mois ce projet pilote.

Une étape sans contrainte et non médicalisée

Le collectif Lieu de répit travaille à la modélisation d'un accueil alternatif aux urgences psychiatriques en cas de crise pour les personnes en grande précarité. Soucieux des choix de la personne, notamment en matière de médication, ce dispositif vise à éviter les hospitalisations inadaptées, parfois nocives, souvent sous contrainte et toujours coûteuses. Des usagers de la psychiatrie, des parents, des proches, des travailleurs sociaux, des médecins, des sociologues... quatre-vingts personnes donnent de leur temps pour construire une proposition où l'épisode délirant peut devenir un passage et non plus une rupture.

Ensemble, ils réfléchissent aux modalités de fonctionnement d'un lieu de vie temporaire, maximum quatre mois, accueillant et non médicalisé. Il s'agit de créer avec les personnes concernées un endroit où se poser pour traverser la crise tout en restant ouvert sur l'extérieur.

Les groupes d'entraide mutuelle, le dispositif Un chez soi d'abord, l'équipe de psychiatrie de rue Marss, des participants au festival *La Folle histoire de fous*, le Centre de formation au rétablissement Cofor (lire LS n° 1216) ont informé des usagers de la psychiatrie qui se sont emparés de cette innovation.



« Cette expérience est très enrichissante, estime Nadia. Je rencontre des personnes qui ont une grande connaissance des problèmes qu'elles surmontent, elles s'intéressent à ce qu'elles traversent et se documentent jusqu'à devenir expertes. Je ne sais pas encore ce que je peux apporter à cette réflexion, même si je sens que l'éducateur y a sa place, à condition de ne pas oublier la règle numéro un : tout le monde est au même niveau. Pour l'instant, je travaille la relation de confiance, parce qu'il y a une grande méfiance envers les professionnels. Ça se comprend au vu de leurs expériences avec le médicosocial où leur parole et leur volonté ont souvent été niées. »

Depuis le mois de mars et sa rencontre avec le Lieu de répit, Chadia, 34 ans (1), a pour sa part traversé trois crises, beaucoup moins que d'habitude selon elle. « Ils m'ont bien accompagnée, ce qui m'a permis de choisir le moment de mon hospitalisation. Je trouve génial d'être avec des gens qui veulent apporter un souffle nouveau dans l'approche de la psychiatrie. Ça me tient, ça m'apprend. J'ai pris conscience d'être une experte d'expérience, et même si je vis seule, je ne me sens plus seule. J'ai retrouvé un statut, je suis une aidée, mais aussi une aidante. »

Grâce au Lieu de répit, Chadia a rencontré une psychologue sociale et entame un plan de rétablissement où elle s'occupe de son logement, de sa santé. En revanche, elle ne se sent pas prête à se confronter à la crise d'un autre. « J'appréhende de me trouver face à quelqu'un qui me dit "je vais me foutre en l'air". Je ne

Le Lieu de répit est un espace de travail et de réflexion, pas un accueil de jour.



peux pas lui répondre "la vie est belle". Je suis encore en apprentissage, je n'ai pas le bagage d'un éducateur qui a fait des études pour accompagner des gens. »

À 50 ans, Benoît Plion se pose moins de question. « Si une personne me dit "je veux me supprimer", je lui demande "tu veux supprimer quoi dans ta vie?". Il faut faire des mises en situation, se familiariser avec les mots et les gestes à adopter. Le dialogue fait le reste. » Il tire cette confiance de l'entraide interpersonnelle qui cimente le collectif. Arrivé en août, il habite sur place en attendant de consolider son projet personnel. Avec Antonio Guacci, résidant depuis le début, il joue le rôle d'hôte d'accueil et s'occupe de la cuisine. Il s'applique également à fleurir la maison. « Je cherche à créer un climat qui invite les gens à se poser et à se sentir bien. Le reste vient naturellement. Sans accompagnement médical, nos discussions me semblent plus sincères. Et puis nous sommes valorisés, puisqu'on est impliqué dans toutes les étapes de la création du lieu. »

Une implication souhaitée à chaque étape

Dans l'attente de financements (lire encadré page 18), le Lieu de répit s'est organisé autour d'un fonctionnement basé sur la transmission des savoirs d'expériences, la formation, l'information, l'autonomisation, la valorisation et le bien-être. Tous les jours, des groupes de travail se réunissent pour mettre en place des actions : création d'une radio, d'un fanzine, sorties culturelles, accueil de la crise avec mise en situation, voyages de formation, organisation du lieu, recherche et évaluation. Reposant sur le bénévolat, cette dynamique est entretenue par un noyau dur d'une vingtaine de personnes qui évolue en fonction des disponibilités et des affinités. « Pour que ce soit réellement participatif, il faut laisser le temps aux idées d'émerger, aux groupes de se constituer et de se défaire, explique Jean-Régis. Nous devons travailler le "comment on se parle", s'habituer à être en désaccord, apprendre à ne pas attendre qu'un chef tranche. »

Deux coordinatrices, Alexandra Mathieu, formatrice en promotion de la santé et démarche communautaire, et Nicole Ducros, une des pionnières de la réduction des risques à Marseille et de l'auto support, accompagnent ponctuellement les ateliers. Pour beaucoup, ce travail collectif s'avère porteur d'espoir et de rétablissement. Pour d'autres, l'absence de hiérarchie, les prises de décisions collectives, la lenteur inhérente à la participation et l'alchimie des hypersensibilités provoquent la fuite.

Même s'il se sent parfois en situation de fragilité, Malick s'engage à fond et ça lui fait du bien. Étudiant au Cofor, il a participé au périple des onze envoyés spéciaux à Genève qui ont assisté à une conférence sur le dialogue ouvert. Cette méthode appliquée en Laponie a permis à la région finlandaise de ne garder que quatre lits en psychiatrie. Le groupe d'initiés devra transmettre ces informations au reste du collectif au cours d'une réunion sur l'accueil de crise.

Pour l'instant, Malick et Olivier se concentrent sur la création d'une web radio thérapeutique : la Drôle de radio. Alexandra les pousse à définir le projet : objectif, public concerné, activités, moyens humains et matériels, critères d'évaluation. Ils se seraient bien contentés de faire quelques compilations à podcaster en attendant que l'association Just débloque un budget, mais se découvrent de plus grandes ambitions. « La Drôle de radio doit être une vitrine pour le Lieu de répit, une radio en interaction avec le public concerné, où la parole se détache de la problématique personnelle pour parler plus largement du handicap psychique et des alternatives à la psychiatrie. »

Arrivée en mars comme résidente, Céline Letailleur est, elle, porteuse de la formation Cofor. Habituee aux squats, elle observe l'évolution du dispositif. « Ce qui est intéressant, c'est l'alternative. Actuellement, on propose de manière empirique un espace qui, de fait, permet d'éviter la crise. OK, on n'est pas dans les normes, mais il ne faudrait pas trop formaliser et devenir un accueil médicosocial reproduisant l'oppression de l'institution. Pour moi, chercher des financements pour créer une radio, c'est transformer une envie en dossier. »

Malick y voit lui une manière de se découvrir, de repousser ses limites et de se projeter. Dès le mois de février, il veut mener de front des études d'accompagnateur éducatif et social, et un diplôme d'État en santé mentale dans la communauté. Après avoir imaginé intégrer l'équipe de salariés, il préfère désormais se former avant de se lancer.

Avec la création du Lieu de répit Marseille consolide sa réputation de « capitale française du rétablissement ».

Myriam Léon

Crédit photos : M. Léon

(1) Prénom changé à la demande de la personne.